

GENEVIÈVE PETTERSEN

La déesse des mouches à feu

roman



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

*Aux petites crisses.
Et à Anne-Marie, en particulier.*

ÇA S'EST PASSÉ le 18 juillet 1995. Je m'en rappelle parce que c'était le jour de ma fête. Le 18 juillet, mon père a sacré le Grand Cherokee de ma mère dans un arbre au bout de l'entrée chez nous. Les anciens propriétaires avaient installé deux courts de tennis en avant, tellement le terrain était immense. On arrivait à la maison par un chemin de gravelle, pis y avait un rond-point plein de tulipes devant la véranda. C'était une grosse bâtisse victorienne vert pomme avec des pignons de tôle grise pis une piscine creusée dans la cour. Mon père avait fait enlever les deux terrains de tennis quand il avait acheté la maison. Il trouvait ça frais chié, pis ma mère aimait mieux avoir des plates-bandes à la place.

Il était à peu près six heures du soir quand mon père a foncé dans l'arbre préféré de ma mère. C'était un espèce de chêne centenaire. Je suis pas certaine de la

race de l'arbre parce que ma mère connaissait rien là-dedans. Mon père, lui, fallait pas lui parler des arbres, il les haïssait. C'est lui qui ramassait les millions de feuilles mortes éparpillées autour de la maison à l'automne. Ça prenait trois jours même si je l'aidais. J'étais pas tellement vaillante. Mon père disait que j'étais vache comme un âne. Il ramassait dix sacs pendant que j'en ramassais un. Il finissait par s'en rendre compte pis il me disait de scamer pis d'aller jouer au Nintendo. Cet été-là, j'ai passé pas mal toutes mes journées à essayer de délivrer la princesse du château de Bowser.

Mon père avait acheté le jeep pour ma mère l'année d'avant. Elle avait choisi un rouge pompier. Ça serait plus facile de le retrouver dans le parking du centre d'achats. C'est ça qu'elle a dit à mon père, au concessionnaire auto. Elle voulait le rouge comme dans le catalogue, pas le rouge du démonstrateur monté sur les beams de fer en face du magasin. Le vendeur a dit à ma mère que c'était une couleur disponible seulement sur commande. Il faudrait faire venir un jeep de Montréal spécialement pour elle. Ça coûterait cinq mille de plus à mon père. Elle a regardé le vendeur pis elle lui a demandé quand est-ce que son jeep arrivait. Elle aimait ça, être spéciale, pis elle aimait surtout ça que mon père paye.

Elle jubilait en sortant de chez le concessionnaire. Mon père, lui, était en furie. Il lui a demandé ce que le rouge du démonstrateur avait de pas correct. C'était le même crisse de rouge. Ma mère a levé les yeux au ciel pis elle lui a expliqué comment le rouge du catalogue

était plus beau que celui du magasin. C'était évident. Elle serait la seule à Chicoutimi à avoir un jeep rouge de même. Mon père a rien dit. C'est un homme qui choisit ses combats. De toute façon, je suis sûre qu'il a rappelé le vendeur en cachette pour annuler la commande spéciale. Ma mère aurait le jeep rouge normal pis elle s'en rendrait jamais compte parce qu'elle est plus stupide qu'un chien.

Mais ma mère a pas aimé son jeep longtemps. Mon père s'était acheté un deuxième char la même année, une Corvette jaune, pis elle l'a aimée plus que son jeep. C'était une voiture sport, c'est pour ça. Ma mère aimait pas le sport, mais elle aimait les chars sport. Elle m'emmenait sur l'autoroute avec la Corvette. Quand la première curve arrivait, elle partait le CD de *Dirty Dancing*. À «She's Like the Wind», elle montait le son au max pis elle se mettait à rouler à cent soixante. Dans ce temps-là, je serrais la poignée de toutes mes forces pis j'attendais que sa maudite chanson finisse.

Ma mère était pas à côté de mon père quand il a crissé le jeep dans l'arbre. Y avait rien que mon père. Mon père pis sa canette de Labatt Bleue. Pour la Labatt, c'était un accident. Mon père buvait jamais en char. Ça a juste adonné qu'il avait une bière dans les mains quand il a décidé d'envoyer le jeep dans le décor.

Je me rappelle que, l'après-midi de ma fête, y avait quarante-deux affaires relatives à mon party sur la table de cuisine. Des verres en styromousse, des assiettes pis les napkins qui allaient avec, des ballons, des nappes en plastique, des chapeaux de fête pis des sacs de chips.

Ma mère était virée folle au magasin à une piastre. C'était pas surprenant. Je suis allée voir dans le frigo pour être sûre qu'elle avait acheté du Sunny Delight. C'était pas mal la seule chose importante pour moi à propos de ma fête. Il nous en fallait, à moi pis à Véronique Dubois. J'aurais enfin le droit d'aller au centre d'achats le jeudi soir. Mes parents étaient d'avis que les filles de treize ans qui se tenaient à Place du Royaume étaient des petites putains. Mais ça a l'air qu'à quatorze ans, c'était ben correct. Au centre d'achats, on viderait la moitié de la bouteille de Sunny Delight pour mettre de la vodka à la place. Véronique avait vu dans un film de détective à TQS que la vodka, c'est le seul alcool qui donne pas une haleine de boisson.

Le matin de ma fête, mes parents s'étaient chicanés. Mon père était rentré à quatre heures du matin. Il était aux danseuses avec des clients. Ma mère était en beau maudit. Elle haïssait ça, les danseuses. C'était juste des crosseuses qui prenaient tout l'argent des gars dans le bar. Mon père a dit à ma mère que c'était à cause de ses clients qu'il s'était ramassé là. C'était tout le temps la même affaire. Les gars de Montréal voulaient y aller quand ils venaient au Saguenay sans leur femme. Il pouvait pas leur dire non, c'était des gros clients. Ma mère serait aussi ben d'arrêter son sermon drette là, vu que c'est grâce à eux autres qu'on allait dans le Sud trois fois par année.

Ma mère a sauté sur mon père. Pendant qu'ils se battaient, elle lui a grafigné l'intérieur de l'avant-bras en le traitant de trou de cul. Elle avait les ongles longs

comme dans les magazines. C'est son esthéticienne qui lui avait dit que toutes les filles en Europe avaient une manucure française. Ma mère allait s'en faire faire une toutes les semaines. C'était de l'entretien, des ongles arrangés de même.

Le salon était sur la rue Racine, dans le petit centre d'achats, direct en dessous du Gagnon Frères. Ma mère se parkait dans l'autogare. Elle se grouillait de rentrer, parce qu'elle avait peur des robineux qui dormaient dans l'escalier proche de la porte. Y en avait toujours au moins un, pis ça sentait la pisse. C'est pour ça qu'elle passait pas par en dedans pis qu'elle descendait par l'ascenseur pour handicapés à l'autre bout du monde. Comme ça, elle pouvait guetter si les lits d'eau étaient en spécial chez Gagnon Frères. Elle s'en magasinait un pour Noël, elle me l'avait dit.

Quand il a fini par maîtriser ma mère, mon père avait la chemise déchirée, un œil au beurre noir pis l'avant-bras qui saignait, comme s'il s'était battu avec un carcajou. Mon père était habitué aux crises à ma mère. Il disait que c'était parce qu'elle avait du sang kawish qu'elle tombait dans les bleus à ce point-là. C'était toujours pareil : ma mère sautait sur mon père, il la laissait s'énerver pis fesser un peu, pis il l'accotait dans un mur pour l'arrêter. Là, elle devenait encore plus folle. Elle lui crachait souvent dans les yeux pis elle le traitait de noms. Après une couple de minutes, elle finissait par se calmer. C'est là que mon père la lâchait. Il la laissait aller tranquillement parce que des fois elle faisait semblant d'être calme pour pouvoir lui en recrisser une.

Après, elle s'enfermait dans sa chambre pis elle braillait pendant une heure ou deux. Quand on entendait plus pleurer, j'allais lui porter un verre d'eau. C'est mon père qui me disait d'y aller. Il me disait aussi de faire attention. Tout d'un coup qu'elle penserait que j'étais lui. Mais moi j'avais pas peur de ma mère pis de son faux sang kawish. C'était juste de la marde, sa grand-mère innue. La madame au comptoir du gouvernement lui avait dit, la fois où elle était allée demander ses cartes d'Indien pour payer moins d'impôts.

Ce matin-là, mon père était aux commissions pendant que ma mère était enfermée dans sa chambre. D'habitude, il restait derrière la porte au cas où. Après un party de famille, ma mère avait défoncé un garde-robe pis cassé un miroir. Elle était sortie de la chambre avec un gros tesson de verre dans la main pis elle avait couru après mon père dans toute la maison en le menaçant de lui rentrer dans le cul. Mon père avait couché avec sa secrétaire, pis ma mère l'avait pogné. Depuis ce temps-là, mon père restait derrière la porte.

Mais le matin de ma fête, mon père était enragé après ma mère. C'est vrai qu'elle avait abusé. Elle arrivait jamais à blesser mon père sérieusement. Sauf peut-être la fois où il avait mis le feu à ses bobettes en ratine pendant qu'elle lavait la vaisselle. Mon père s'était approché d'elle par en arrière avec son lighter pendant qu'elle frottait un poêlon. Il avait allumé un fil qui lui pendait le long des cuisses, pis toutes les petites mousses de ratine avaient flambé d'un coup. Ma mère s'était retournée pis